



Anne Quéméré

Je m'appelle Anne Quéméré. Comme beaucoup de Bretons, je suis une voyageuse.

En 1990, constatant que je m'ennuyais ferme à l'université, j'ai mis les voiles pour les États-Unis. J'ignorais comment j'allais me débrouiller là-bas. Aujourd'hui, des programmes et des organismes épaulent les jeunes qui partent à l'étranger mais, à cette époque, rien de tout cela n'existait : je plongeais dans l'inconnu.

Ce fut une première expérience de l'aventure, ma première audace : celle de suivre son propre chemin.

Sur le continent américain, j'ai travaillé dans le tourisme plusieurs années, avant de revenir à ma Bretagne natale. L'océan me manquait, la navigation me manquait. J'ai retrouvé le plaisir d'être seule en mer et je suis repartie, dès 2005, pour une traversée de l'Atlantique à l'aviron et en solitaire.

Depuis, je suis connue pour mes expéditions transatlantiques, mes aventures arctiques et mes différents écrits. Je participe à des conférences et je rencontre des écoliers.

Je revois certains d'entre eux, dix ans plus tard. Ce sont des jeunes gens, à présent, qui sont parfois restés impliqués dans les causes que nous avons abordées lorsqu'ils étaient petits : la nature, le monde maritime ou l'avenir de l'Arctique.

On ne sait jamais ce qu'on transmet exactement : il n'y a pas de résultat garanti.

Je n'en attends pas. On envoie un message qu'on espère être entendu. Si une personne sur mille s'en empare, c'est déjà ça de gagné.

Ce que je suis aujourd'hui, c'est aussi parce que des gens m'ont transmis leurs connaissances. On ne se fait pas tout seul, on va toujours se nourrir à des sources différentes.

Pour ma part, je lisais beaucoup et mes lectures m'ont inspirée.

Apoutsiak, le petit flocon de neige de Paul-Émile Victor a bercé mon enfance. C'était un album illustré, offert par ma grand-mère quand j'avais cinq ou six ans, à l'âge où j'apprenais à déchiffrer. J'en connaissais les pages par cœur.

Plus tard, j'ai dévoré Jules Verne et *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry. J'adore tout ce qu'on peut y lire entre les lignes, chacun peut y prendre des choses différentes. C'est un vrai livre de transmission.

Ensuite, j'ai découvert Luis Sepulveda et Francisco Coloane, puis Jim Harrison dont je suis une fan inconditionnelle. Et Pete Fromm, bien sûr. Son livre *Indian Creek* est ma bible ! Ce sont des écrivains de référence. Ils ont le sens de la nature : celle qui est au fond de nous et qu'on oublie trop souvent.

Comme eux, j'ai toujours eu l'envie de raconter. J'écris beaucoup, j'ai toujours sur moi un carnet que je griffonne selon mes inspirations, mais je publie peu.

Mon premier livre est né après mes deux traversées de l'Atlantique en avirons. Mon frère artiste avait fait pour moi de superbes dessins. Les enfants de plusieurs écoles m'avaient donné des poèmes, des chansons, des peintures... Je me suis retrouvée à ranger tous ces trésors dans des cartons en me disant « c'est dommage d'enfermer tout ça ». C'est comme ça que j'ai publié mon premier ouvrage.

Quelques années plus tard, j'ai écrit *Passagère de l'Arctique*.

Dans ce récit, je voulais raconter ce que j'avais découvert là-bas, à l'occasion de mes deux expéditions en kayak.

En 2010 j'ai participé à une expédition au Groenland. Ma première rencontre avec l'Arctique et les Inuits qui parlaient uniquement danois ou groenlandais, des langues que je ne connaissais pas. Il n'y a pas eu de connexion entre nous et cela m'a terriblement frustrée. En 2014, je suis repartie pour une expédition à travers le passage du Nord-Ouest dans l'Arctique canadien.

Au cours de mon périple, la météo n'étant pas favorable, j'ai dû faire une escale forcée dans un hameau du nom de Tuktoyaktuk. Dans l'Arctique canadien, les Inuits parlent anglais.

Cette fois, il y eut une vraie rencontre.

Les gens étaient en train de rénover leur petite église. Alors, en attendant que les conditions météo s'améliorent, je suis restée et j'ai repeint l'église avec eux. Dans cette partie du monde, il est difficile de faire venir du matériel : je leur ai promis de revenir au cours de l'hiver avec la peinture dorée qui leur faisait défaut. Dans ce village, je suis tombée sur une sépulture sur laquelle était inscrite le nom du Father Robert Le Meur.

Un nom breton en plein milieu de l'Arctique... Quelqu'un de chez moi avait donc terminé ses jours ici ? À mon retour en France, j'ai mené l'enquête et j'ai retrouvé les neveux du père Le Meur, à une heure de ma maison.

Au cours de mes recherches, les uns et les autres m'ont confié près de quatre-cents photos du père Le Meur : une partie de sa vie en Bretagne, une autre en Arctique. J'y ai découvert le petit garçon, le jeune homme, puis l'homme et le vieillard. J'ai eu le sentiment d'avoir toute son existence entre les mains. Quelqu'un m'a confié le journal de bord qu'il avait rédigé pendant ses quarante années dans le grand Nord.

Je ne pouvais pas ne pas lui rendre hommage à travers un ouvrage. À ce moment-là, j'aurais aimé être Sepulveda, Coloane ou Harrison, eux qui savent si bien décrire les gens. Je me demandais sans cesse « est-ce que je lui rends justice ? ». Malgré les difficultés, j'avais la volonté d'immortaliser cet homme incroyable, fervent défenseur de la cause inuite. Son discours pétri d'humanisme date des années 60, mais il est tellement moderne que chaque mot pourrait être prononcé aujourd'hui.

Les Inuits ne connaissaient pas la vie bretonne du père Le Meur. Et de l'autre côté de l'océan, à Saint-Jean-du-Doigt, les gens ne savaient rien de sa vie en Arctique.

L'homme qui parle juste est sorti en 2018.

En écrivant ce livre, j'espère avoir servi de pont entre Bretons et Inuits. Aussi étrange que cela puisse paraître, il y a beaucoup de similitudes entre les uns et les autres. Ce sont des cultures orales, qui se transmettent par les contes et les histoires. Et puis, il y a l'isolement géographique, au bout de tout – même si les habitants de la pointe du Raz sont bien moins esseulés que ceux de la mer de Beaufort... J'ai d'ailleurs rapporté de la peinture dorée à Taktuyaktuk et la rénovation de l'église est terminée !

À travers ces ouvrages, j'ai voulu raconter l'Arctique et ces gens qui sont en train de disparaître à cause du phénomène climatique, mais aussi parce qu'on essaie de les ramener en ville. Depuis les années 50, leur existence connaît de profonds bouleversements. J'ai eu la chance de recueillir les témoignages de deux Inuits de 97 ans, qui ont vécu cette révolution.

Il faut interroger les générations précédentes, tant qu'on le peut encore.

En ce moment, j'interviewe des femmes du cap Sizun, près de chez moi. Ma voisine a 94 ans. Elle est intarissable sur l'histoire de ce bout du monde. J'échange aussi avec une dame du même âge issue, elle, du milieu de la pêche. Ces femmes ne seront pas éternelles et ce sont des livres entiers qui vont se fermer. Alors, je leur demande de raconter. Nous avons créé une certaine complicité et elles oublient très vite mon petit enregistreur. Elles me confient des histoires complètement dingues et j'adore ça !

Je ne sais pas encore ce que deviendront ces témoignages, mais je ne peux pas ne pas les recueillir, puisque j'en ai l'occasion.

Car j'ai toujours eu ce désir au fond de moi : qu'on me raconte des histoires, pour pouvoir les transmettre à mon tour.